



LETTRE PAROISSIALE

du Temple-Neuf

Place de la Comédie - 57000 - Metz
templeneufdemetz@gmail.com
<https://templeneufmetz.org>

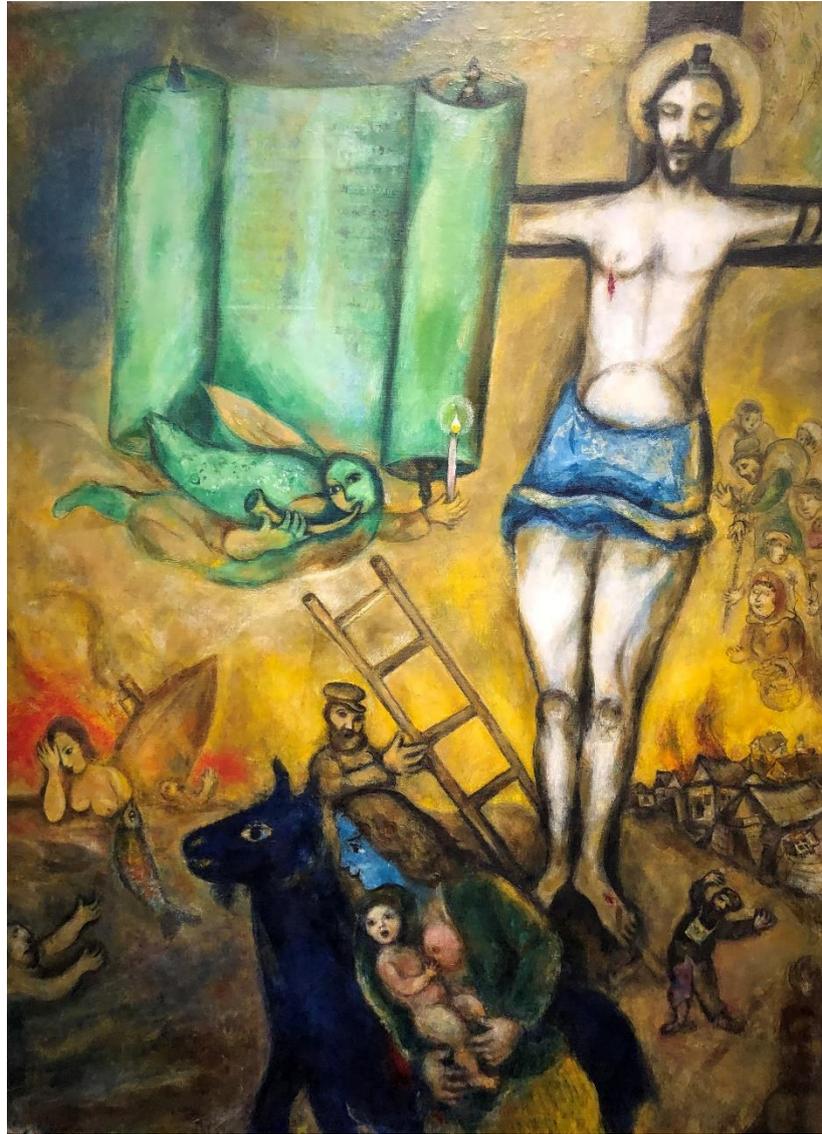
Lettre paroissiale hebdomadaire n° 54 - 2 et 4 avril 2021 - VENDREDI SAINT et PÂQUES-

Evangile Jean 19.16-30

C'est alors qu'il le leur livra pour être crucifié. Ils se saisirent donc de Jésus. Portant lui-même sa croix, Jésus sortit et gagna le lieu-dit du Crâne, qu'en hébreu on nomme Golgotha. C'est là qu'ils le crucifièrent ainsi que deux autres, un de chaque côté et, au milieu, Jésus. Pilate avait rédigé un écriteau qu'il fit placer sur la croix : il portait cette inscription : « Jésus le Nazôréen, le roi des Juifs. » Cet écriteau, bien des Juifs le lurent, car l'endroit où Jésus avait été crucifié était proche de la ville, et le texte était écrit en hébreu, en latin et en grec. Les grands prêtres des Juifs dirent à Pilate : « N'écris pas "le roi des Juifs", mais bien "cet individu a prétendu qu'il était le roi des Juifs". » Pilate répondit : « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit. » Lorsque les soldats eurent achevé de crucifier Jésus, ils prirent ses vêtements et en firent quatre parts, une pour chacun. Restait la tunique : elle était sans couture, tissée d'une seule pièce depuis le haut. Les soldats se dirent entre eux : « Ne la déchirons pas, tirons plutôt au sort à qui elle ira », en sorte que soit accomplie l'Écriture : Ils se sont partagé mes vêtements, et ma tunique, ils l'ont tirée au sort. Voilà donc ce que firent les soldats. Près de la croix de Jésus se tenaient debout sa mère, la sœur de sa mère, Marie, femme de Clopas et Marie de Magdala. Voyant ainsi sa mère et près d'elle le disciple qu'il aimait, Jésus dit à sa mère : « Femme, voici ton fils. » Il dit ensuite au disciple : « Voici ta mère. » Et depuis cette heure-là, le disciple la prit chez lui. Après quoi, sachant que dès lors tout était achevé, pour que l'Écriture soit accomplie jusqu'au bout, Jésus dit : « J'ai soif » ; il y avait là une cruche remplie de vinaigre, on fixa une éponge imbibée de ce vinaigre au bout d'une branche d'hysope et on l'approcha de sa bouche. Dès qu'il eut pris le vinaigre, Jésus dit : « Tout est achevé » et, inclinant la tête, il remit l'esprit.

Traduction Œcuménique de la Bible

PREDICATION du Vendredi Saint



La crucifixion en jaune (1942), Marc Chagall, Centre Pompidou, Paris

Œuvre actuellement présentée au Centre Pompidou de Metz dans le cadre de l' exposition

« Chagall, le passeur de lumière », prolongée jusque fin août.

A ne pas manquer dès la réouverture des musées, et, en attendant, le catalogue est disponible dans les librairies messines.

Dans la tradition protestante, le Vendredi Saint est une journée particulière. Il rappelle la fragilité et la force de la vie, il interroge sur la place de Dieu dans l'existence et dans l'histoire le Salut. Le dimanche de Pâques est déjà en dans

l'espérance et dans l'attente eschatologique alors que le Vendredi Saint nous renvoie à la condition humaine et à sa finitude.

Chers amis,

En tout premier lieu, le Vendredi Saint est l'histoire de la mort d'un homme. Avec les siècles, les Églises ont construit de nombreuses théologies mais en aucun cas nous pouvons oublier qu'il s'agit de l'évènement de la mort de Jésus.

Il est aisé de vouloir fuir vers une histoire sainte et trouver une intentionnalité sacrée dans laquelle nous incluons Dieu pour mettre à distance la cruauté d'une exécution politico-religieuse malgré tout assez classique dans l'histoire de l'humanité. Pour autant, le salut par la Croix n'en demeure pas moins une théologie barbare. Elle laisse entendre que pour permettre la réconciliation entre Dieu et l'humanité un sacrifice humain était indispensable. Il fallait une victime expiatoire, innocente, pour porter la faute passée, présente et à venir de l'humanité afin qu'elle puisse être absoute. Heureusement, la Résurrection du matin de Pâques atténue notre sentiment de culpabilité. Il est peut-être plus facile d'accepter de voir mourir un homme un vendredi si le dimanche la vie a retrouvé sa vigueur. Sans vouloir atténuer la joie de Pâques, tout comme l'espérance de la victoire de la vie sur la mort, il nous faut peut-être en ce jour regarder la mort en face. La mort d'un homme, Jésus, mais aussi la mort de tout être vivant.

Comment dire la mort, comment vivre avec un mort ? L'Évangile de Jean utilise les mots suivants : « il remit l'esprit ». L'évangéliste Marc est très économe en paroles, il s'exprime ainsi : « Jésus expira ». Mathieu rapporte dans son Évangile la formulation suivante : « Jésus rendit l'esprit » quant à Luc, il choisit la formulation suivante : « il expira ». Nous constatons que les énoncés sont très sobres et directs, ils font toutefois référence au souffle et à l'esprit.

Ce jour nous n'irons pas nous plonger dans le grec et l'hébreu. Nous conservons les traductions de la TOB et nous voulons nous interroger sur la manière de dire l'inexprimable et l'impensable c'est-à-dire la mort. Elle se caractérise par la fin de la vie et en disant cela je suis un disciple de Lapalisse. Le but des formulations des évangélistes n'est pas de donner une description de ce qui distingue la mort de la vie mais ils nous proposent deux approches autour des notions de souffle et d'esprit. Effectivement avec la mort la respiration cesse tout comme les activités intellectuelles et plus largement l'expression de toutes les sensibilités et de tous les échanges avec l'ensemble de l'univers. Il est certainement plus facile de comprendre et d'exprimer ce qu'est le souffle, et pour être très réducteur nous pouvons parler d'échange gazeux, mais dire ce qu'est l'esprit est très complexe. Dans l'Ancien Testament, pour tenter de préciser l'endroit où réside la vie, les théologiens évoquent le souffle, le sang et l'esprit. Il est aisément observable que l'absence de ces trois éléments, ensemble ou séparément, font passer l'individu de la vie au trépas.

Parcourons les siècles et interrogeons-nous sur la vision contemporaine de la mort. Le souffle peut être maintenu par une assistance respiratoire, le sang peut être transfusé mais la problématique de l'esprit demeure. Nous avons les moyens techniques de conserver les fonctions vitales d'un corps plongé dans un coma irréversible. Est-ce pour autant la vie ? Nous connaissons tous ces débats autour de la fin de vie et les interrogations qui les accompagnent, est-il légitime ou non de pouvoir mettre un terme à son existence ou déléguer cette responsabilité à un tiers ou alors faut-il attendre que Dieu y mette une conclusion ? La première option consiste à vouloir maîtriser le dernier acte de la vie. Il n'est pas possible de diriger son existence totalement, même si nous savons aujourd'hui que certains comportements mettent la santé physique ou psychique en péril mais il devient techniquement envisageable d'y mettre

une fin sans recourir au suicide sous la forme classique. La seconde option laisse à la nature ou à Dieu le soin de choisir l'heure de l'ultime voyage. L'intervention humaine consiste alors exclusivement à maintenir la vie, éventuellement sous une forme très altérée, aussi longtemps que les moyens techniques le permettent. Nous n'allons pas débattre de ses choix de société en ce jour mais la question de la propriété de la vie est d'une certaine manière posée dans l'Évangile quand Mathieu et Jean évoquent Jésus qui « rend l'esprit ». À qui appartient cet « esprit » ?

La littérature n'est pas très variée autour de cette thématique. Pour les croyants, dans leur majorité, il est évident que « l'esprit » est un don de Dieu et qu'il en est le propriétaire. Toute atteinte à la vie est considérée comme un vol à l'égard du Créateur. Les lois de l'Ancien Testament précisent avec force détails les peines encourues pour tout acte qui conduit à la mort. Décès accidentel, meurtre ou assassinat, mort d'une femme enceinte ou non, mort d'un homme, être libre ou esclave, tout est codifié. Il ne s'agit pas seulement de réparer un dommage à l'encontre d'une personne mais aussi d'indemniser une famille et un peuple et enfin d'assumer une faute envers Dieu. Nous connaissons tous cette expression : « qui tue un homme, tue l'humanité ; qui sauve un homme, sauve l'humanité ». La vie d'un être humain ne se résume pas seulement à son existence propre mais elle évoque toute une lignée qui plonge dans la nuit des temps pour tendre vers l'infini de l'histoire humaine à travers non seulement sa descendance mais également son héritage et son apport à l'esprit humain. L'enseignement biblique tendrait à souligner une double appartenance de « l'esprit », il est d'une part la propriété de la collectivité humaine et d'autre part un dépôt confié par Dieu à une personne particulière. Cette anthropologie est mise à mal depuis quelques décennies par les progrès scientifiques et essentiellement médicaux à travers ce que nous pouvons communément appeler l'acharnement thérapeutique. Pour les auteurs bibliques, il était impensable d'imaginer une conservation de la vie par des moyens techniques aussi élaborés. Les médicaments étaient utilisés, les gestes d'assistance étaient pratiqués mais tout dépendait de l'art et de l'intelligence des personnes humaines qui exerçaient une influence directe sur les événements. La situation a beaucoup évolué ces dernières années et même s'il est évident que tout progrès relève toujours de l'intelligence et la technique humaine, les assistances extérieures et l'intelligence artificielle occupent une place de plus en plus conséquente. Ainsi les progrès thérapeutiques et le déclin des approches religieuses au sein de la société rendent le débat autour de la fin de vie inévitable. Pour autant une question demeure, à qui appartient « l'esprit » et à qui est-il rendu au moment de la mort ?

Il est certainement possible de trouver des approches relativement consensuelles autour d'une appartenance collective de « l'esprit » car au moins jusqu'à ce jour le coût financier de la sauvegarde de la vie dépasse l'espérance en gain escompté du maintien en vie de la personne concernée. En effet, nous savons que statistiquement les derniers mois de la vie demandent des ressources financières plus importantes en termes de soins que toutes les années précédentes. Dans de nombreux pays, et en France en particulier, il n'est pas question de trier les malades selon des critères de rentabilité sociale. Ainsi il apparaît que « l'esprit » n'est pas une propriété individuelle. Pour autant, appartient-il à Dieu ? Et si nous nous plaçons dans cette hypothèse, quelle est la part qui relève de notre responsabilité individuelle ainsi que de la conscience collective ? Est-ce que la vie est pour Dieu une valeur absolue ? Cette hypothèse est mise à mal par le Vendredi Saint. Comment Dieu aurait-il pu laisser mourir Jésus si la vie était un absolu indépassable ? Nous pouvons comprendre que l'usure du corps conduit à la mort. Le cycle de la vie et la succession des générations rend inévitable que les plus anciens disparaissent pour laisser une place aux plus jeunes. Personne ne conteste vraiment cela. La mort des aînés, malgré la tristesse, est dans l'ordre naturel de l'existence. Or Jésus n'avait pas l'âge de mourir. Il s'agit bel et bien d'une exécution qui repose sur des motifs religieux et politiques. Pour le Temple de Jérusalem et pour

l'autorité romaine, il était indispensable de calmer les esprits et de remettre un certain ordre oppresseur en place. La contestation et la révolte populaire avaient suffisamment duré. Bien des siècles plus tard, Tuant de la Bouverie dira : « il faut un spectacle terrible pour contenir le peuple. » Cet élu de la Révolution française exprima de manière brutale et synthétique une vérité expérimentée par tous les régimes autoritaires.

Dieu a-t-il condamné Jésus à mort de toute éternité ? L'a-t-il laissé mourir ? N'était-il pas en mesure d'éviter cette exécution ?

Jésus a-t-il remis son « esprit » à son peuple et à l'humanité ? L'a-t-il rendu à Dieu qui était soit responsable de sa mort, soit impuissant ?

Il revient à chacun d'entre vous de vous construire une conviction et une théologie. Le Vendredi Saint nous invite-t-il à une théologie sacrificielle ? Est-ce que Dieu demande la mort de son Fils dans le but d'une réconciliation entre lui-même et l'humanité ? En contrepoint, le Vendredi Saint témoigne-t-il de l'oppression des pouvoirs, y compris religieux, face à l'espérance des peuples qui s'appuient sur Dieu pour revendiquer leur dignité ? Beaucoup de lectures sont possibles et légitimes, de la plus spiritualiste à la plus symbolique, devant le recommencement de la tragédie humaine. Le Vendredi Saint nous place-t-il devant le sacrifice unique et parfait du Christ ou est-il l'illustration emblématique de Sisyphe qui roule perpétuellement la même pierre ? Jésus est-il mort pour nous ou est-ce qu'à travers sa mort nous trouvons une dignité radicale qui nous libère de toutes les entraves de l'existence ?

Il n'est pas indispensable de se retrouver définitivement dans l'une ou l'autre de ces formulations exprimées de manière forte. Notre expérience de la vie nous autorise des nuances et les voies médianes, ainsi que des évolutions de notre compréhension de la place de Dieu dans l'univers et dans notre existence. Pour mener une vie intense, il est important de réfléchir au sens que nous voulons lui donner. Le Vendredi Saint en est une occasion particulière.

Notre Dieu, accorde-nous la grâce d'être attentif à la vie que Tu nous confies et que toujours nous soyons conscients qu'elle est un dépôt unique et précieux. Amen.

Pasteur Pascal Trunck, Temple-Neuf le 02 avril 2021

PREDICATION du Dimanche de Pâques

Jean 16, 1-8. Traduction œcuménique de la Bible

Quand le sabbat fut passé, Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques, et Salomé achetèrent des aromates pour aller l'embaumer. Et de grand matin, le premier jour de la semaine, elles vont à la tombe, le soleil étant levé. Elles se disaient entre elles : « Qui nous roulera la pierre de l'entrée du tombeau ? » Et, levant les yeux, elles voient que la pierre est roulée ; or, elle était très grande. Entrées dans le tombeau, elles virent, assis à droite, un jeune homme, vêtu d'une robe blanche, et elles furent saisies de frayeur. Mais il leur dit : « Ne vous effrayez pas. Vous cherchez Jésus de Nazareth, le crucifié : il est ressuscité, il n'est pas ici ; voyez l'endroit où on l'avait déposé. Mais allez dire à ses disciples et à Pierre : "Il vous précède en Galilée ; c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit." » Elles sortirent et s'enfuirent loin du tombeau, car elles étaient toutes tremblantes et bouleversées ; et elles ne dirent rien à personne, car elles avaient peur.

L'évènement de Pâques est fondateur de la foi chrétienne. Elle ne pourrait pas exister sans cette croyance en la Résurrection. Qu'est la Résurrection ? Le tombeau vide est ce premier témoignage qui atteste que la vie triomphe de la mort. La mort, peu importe sa forme et son expression, ne représente pas l'avenir de l'humanité. C'est le centre de notre foi.

Chers amis,

Il est ressuscité, il est vraiment ressuscité, telle est l'acclamation du matin de Pâques depuis des siècles. Pourtant en ce premier matin des Pâques, les courageuses femmes qui ont osé se rendre au tombeau n'étaient pas aussi euphoriques. Il faut du temps pour passer de la stupeur à l'exaltation.

Autant que nous avons su aseptiser l'évènement du Vendredi Saint, autant nous avons su euphoriser l'évènement de la Résurrection. Mais il a fallu un peu de temps.

Était-il si facile de se réjouir du tombeau vide au matin de la première Pâque chrétienne qui vient en écho à la Pâque juive ?

Sous la houlette de Moïse, le peuple esclave se lève et, dans un mouvement ordonné, concerté, même discipliné, décide de quitter la terre de servitude qu'est l'Égypte pour tenter l'aventure de la liberté en prenant le risque de la plus totale incertitude, pouvant inclure une répression violente conduisant à la mort. Bien évidemment, il a dû y avoir des hésitations, des craintes et des débats mais le souffle et l'appel de la liberté ont eu raison de la paralysie de la peur. Le Grand rabbin de France, Haïm Korsia affirme que si Moïse avait adopté le principe de précaution, le peuple serait toujours en Egypte. Marie de Magdala, Marie la mère de Jacques et Salomé ont fait honneur en ce jour de la Pâque à leurs ancêtres en osant se rendre au tombeau de leur Maître. Elles ont bravé les soldats, les prêtres et les pharisiens et toutes ces personnes tremblantes de peur pour aller rendre un ultime hommage à leur ami décédé dans les cruelles circonstances connues et accomplir les rites funéraires prescrits. Bien qu'une journée et deux nuits soient passées depuis la mise au tombeau, elles veulent embaumer le corps du défunt.

Il est ressuscité, il est vraiment ressuscité... ce cri n'est pas encore une réalité pour elles. Non seulement, il n'est pas encore une réalité joyeuse mais il n'est pas encore une vérité. Tristes et affligées, elles se rendent au tombeau avec les mains chargées d'arômes et une question lancinante dans le cœur, qui va pouvoir rouler la pierre du tombeau ? Elles savent que leur énergie physique est insuffisante pour une semblable difficulté mais leur force morale leur permet d'affronter le deuil. En contrepartie, il semble que la situation soit diamétralement opposée dans le camp des disciples. Physiquement, ils seraient capables de rouler une pierre mais psychologiquement le deuil les terrasse. Ainsi les femmes affrontent le petit matin, le soleil pointe timidement à l'horizon et déjà elles quittent leurs domiciles pour se retrouver sur le chemin du tombeau.

Au courage du trajet répond la stupéfaction de la pierre roulée. En effet, tout juste arrivées au lieu de l'ensevelissement, elles découvrent avec stupéfaction que la cavité rocheuse n'est plus obstruée par la pierre, objet de leur inquiétude. Elles entrent dans le tombeau, elles avaient décidé d'affronter cette épreuve, elles s'étaient convaincues malgré l'altération du corps de tout de même rendre cet ultime hommage à leur maître et de traiter son cadavre avec dignité. Alors elles franchissent l'entrée de la grotte et investissent l'espace du tombeau.

Stupéfaction, crainte et tremblement, elles rencontrent « un jeune homme vêtu d'une robe blanche ». Elles ont peur et cela se comprend, font-elles face à un détrousseur de cadavres ? Un nécrophile ? Un possédé ? Elles doivent passer en quelques instants par des phases de grande inquiétude. Elles craignent certainement pour leur vie. Dans son histoire des « Guerres juives » Flavius Joseph évoque bien l'idée

que le cadavre d'un certain Jésus aurait pu être substitué pour faire croire à une Résurrection. D'autres hypothèses ont également circulé, comme celle d'un enlèvement du corps pour éviter des rassemblements contestataires devant le tombeau. Sans être conscientes au moment des faits de toutes ces théories, les femmes se sont trouvées confrontées à un stress terrible bien supérieur à la tristesse de leur deuil et à l'appréhension de retrouver le corps mort de leur maître.

« Le jeune homme vêtu d'une robe blanche » les rassure immédiatement. Il semblait les attendre. Il est bienveillant, il est sécurisant, il est rassurant. Il leur adresse la parole et par conséquent éteint leur angoisse, il ne reste plus que la curiosité. Il leur annonce une grande nouvelle : « Jésus de Nazareth, le crucifié : il est ressuscité ». Les femmes s'attendaient à tout ou plutôt à rien, elles avançaient dans leur tristesse et s'interrogeaient sur la suite de leur existence. Qu'allaient-elles devenir maintenant que l'aventure exaltante était terminée, maintenant que leur vie allait replonger dans le morne quotidien et que les espérances qui les avaient animées s'étaient fracassées violemment contre les froides et implacables administrations du Temple et de Rome. Il ne leur restait plus qu'à se réfugier dans les souvenirs, la nostalgie et les regrets... et peut-être de se faire un peu oublier. Les révolutionnaires n'ont pas vocation à vivre vieux à moins de se transformer en tyran... et le destin de leurs adeptes n'est guère plus envieux. La plénitude de la vie, la vie exaltante, la vie inventive, la vie passionnée ne s'inscrit pas dans la durée. En cheminant sur la route, en ce premier matin de Pâques, elles s'attendaient à enfermer dans leurs souvenirs la plus excitante partie de leur vie au même titre que le tombeau retenait prisonnier leur maître. En réalité, l'aventure ne fait que commencer... « le jeune homme vêtu d'une robe blanche » transforme l'épique aventure locale en récit universel qui transforme le monde.

Ces trois femmes, Marie de Magdala, Marie mère de Jacques et Salomé vont entrer dans la grande histoire, celle qui crée les civilisations et qui inaugure de nouvelles représentations des relations humaines. Imaginaient-elles que plus de 2000 ans plus tard dans toutes les églises à travers le monde elles seraient les premières à être témoin de la Résurrection ? Pouvaient-elles anticiper qu'elles représenteraient un nouveau modèle de croyance ?

En effet, l'Évangile s'arrête avec le récit de ce triste chemin qui conduit au tombeau. Les femmes sont seules, les hommes, les disciples sont restés cloîtrés dans leur refuge et dans leur stupéfaction. Parmi le premier cercle des compagnons de Jésus, seules trois femmes osent regarder la vérité en face. Jésus est mort. Et subitement, sur une parole, elles osent défier l'ordre naturel des choses et se remettre en route. « Il vous précède en Galilée » transforme leur espérance et déconstruit la représentation raisonnable de la vie. Pour le moment elles sont encore apeurées, elles s'enfuient « tremblantes et bouleversées » car le choc est violent et demande à être digéré. Elles se mettent en route et gardent encore le silence car il est trop tôt pour parler. D'ailleurs, que dire ? Qu'est-il possible de rapporter aux disciples ? Comment ne pas passer pour des êtres hystériques et dénués du sens de la réalité ? Pour trouver les mots qui permettent d'exprimer l'indicible, il est nécessaire de s'approprier une représentation transmissible de l'incroyable réalité. Cela demande du temps. Il est nécessaire qu'elles comprennent les événements qu'elles viennent de vivre avant de pouvoir en témoigner.

Dire Dieu n'est pas une chose facile. Comment peut-on exprimer ce qu'il est impossible et même interdit de se représenter ? Mais là, avec cette seconde Pâque, avec la disparition du corps de Jésus et cette promesse de le retrouver en Galilée, dire Dieu est encore bien plus complexe. Que signifie ce retour à la vie qu'elles ne voient pas ? À quoi peut-il bien servir ? Elles ne sont pas encore en mesure de répondre à ces interrogations qu'elles ont très certainement encore du mal à formuler. La nouvelle expérience de Dieu est encore plus inexprimable que la précédente. Sortir d'Égypte, traverser la mer Morte, vaincre le désert pour enfin gagner la terre où coule le lait et le miel peut avoir un sens et sceller un destin collectif. Cette première Pâque est une libération. En quoi la seconde lui est semblable, voire dépasse en portée libératrice cet autre élément fondateur ? Bien évidemment sur le chemin de leur retour, elles

ne peuvent pas encore répondre à ces interrogations. Comment leurs modestes personnes sont en mesure d'être les ambassadrices de cette révolution de Dieu ?

Suffisamment parlé de ces femmes, Marie de Magdala, Marie mère de Jacques et Salomé sont à tout jamais nos modèles. Quelques fanfarons, un peu plus tard leur voleront la vedette, Pierre, Paul, Jacques et quelques autres... mais où en sommes-nous du miracle de Pâques ? Dieu est maître de la vie et à notre tour nous sommes appelés à témoigner à nos contemporains que même mort, il nous garde en vie. Il serait bien naïf de croire que le Jésus ressuscité est semblable au Jésus qui a grandi en Galilée, qui a prêché dans les synagogues, qui a opéré des miracles sur les chemins de Palestine et qui a enseigné dans le désert. Ce Jésus-là est mort le Vendredi Saint. Le Jésus de Pâques mange et boit, traverse les murs, est méconnaissable par ses disciples et pourtant à l'occasion ils se laissent interpeller par sa présence. Il les retrouve en Galilée. Il se laisse voir là où, ensemble, ils ont vécu leur aventure, partagé leur espérance et ressenti la présence de Dieu. La Palestine n'est en rien terre spécifique ou un sol empreint de sainteté, elle représente le quotidien de nos vies et l'espace géographique où nous évoluons. Jésus nous attend à Metz, dans les communes environnantes, dans notre paroisse, sur notre lieu de travail, dans nos clubs et associations et partout où nous sommes engagés pour témoigner que rien ne nous sépare de Dieu ni dans ce temps ni dans un autre. La pierre du tombeau est roulée, tous les obstacles possibles et imaginables sont écartés, notre vocation consiste à témoigner du triomphe de la vie. La vie est appelée à vaincre toutes les morts, celles de nos conditionnements, de nos cultures, de notre religion même et de nos identités multiples, tel est le message dont nous sommes porteurs parmi ceux qui croient et ceux qui ne croient pas. Il ne s'agit pas de discourir sur les spécificités de telle théologie ou de telle confession de foi et encore moins sur les mérites de l'une ou l'autre de nos religions, mais bien d'affirmer que l'impossible est devenu réalité et que la vie triomphe de la mort. Et à l'image de Marie de Magdala, de Marie mère de Jacques et Salomé, nous sommes marqués par l'incompréhension qui ouvre toutefois des espaces où nous trouvons l'énergie et l'espérance pour attester que l'impossible est promesse et réalité.

Notre Dieu, que l'enthousiasme des commencements ne soit jamais écrasé par le poids des jours, que la dynamique de l'amour ne soit jamais vaincue par le confort du quotidien et que l'espérance du monde à venir ne soit jamais étouffée par la grisaille du quotidien.

Il est ressuscité il est vraiment ressuscité. Amen.

Pasteur Pascal Trunck, Temple-Neuf de Metz le 4 avril 2021

Tous masqués, tous responsables, tous solidaires

1-A l'heure des comptes : 2020 « annus horribilis »

Notre trésorière, Claudine Vincler, vient de clore les comptes de la paroisse pour l'année 2020 et de les présenter en conseil presbytéral. Dans la mesure où le temple a été fermé au culte lors du premier confinement, où les mariages et les baptêmes ont été différés, où nos activités festives, à commencer par les repas paroissiaux et la kermesse mais aussi les conférences, concerts et expositions, n'ont pu avoir lieu, personne n'osait espérer un exercice en équilibre.

De fait les recettes de la paroisses ont chuté de moitié, et si les dépenses ont également diminué, ce n'est pas dans la même proportion, le premier poste de dépenses, celles concernant les énergies étant à peine inférieur à celui de l'année 2019. Dans ces conditions il nous faut déplorer un déficit d'un peu plus de 6500 €, alors que nous avons toujours connu précédemment un solde largement positif. Seuls les dons des paroissiens ne se sont pas effondrés et le conseil tient à remercier chacun d'entre vous pour sa contribution généreuse à la vie de la paroisse, qui nous permettent de développer des projets innovants. Les reçus fiscaux vous parviendront prochainement.

2-Balade Nature à la découverte du Pays messin

La première balade paroissiale, entre Laquenexy et Courcelles-sur-Nied, a pu avoir lieu le 28 mars et a rassemblé une douzaine de personnes heureuses d'être ensemble en pleine nature. Le durcissement des mesures sanitaires n'exclut pas que nous poursuivions nos balades, en respectant bien entendu le périmètre de 10 km du domicile, mais les banlieues immédiates de Metz ne manquent pas de charme et nous tiendrons informées des prochaines initiatives les personnes qui se sont déclarées intéressées. La météo n'étant pas très favorable pour le week-end de Pâques, rien n'est prévu à cette date.



La petite fleur bleue qui nous a interpellés en forêt la semaine dernière est une scille, *scilla bifolia*, de la famille des liliacées. Nous sommes impatients de retrouver les orchidées des pelouses calcaires des côtes de Moselle, en mai, avec la liberté recouvrée.

CANTIQUE 43/02 proposé par Robert Sigwalt : Vers toi j'élève mon âme

Vers toi j'élève mon âme

1. Vers toi j'é - lè - ve mon â - me, Mon Dieu,
 2. Si de - vant toi nous ne som - mes Que pous -
 3. Veuille ac - cep - ter nos lou - an - ges, Et per -

1. mon Père et mon Roi! Mon sau - veur j'ai soif de
 2. sière et cor - rup - tion, Im - mense est ta com - pas -
 3. mets que des pé - cheurs Te bé - nis - sent dans leurs

1. toi, Nuit et jour je te ré - cla - me: Mon far -
 2. sion. Tu vou - lus sau - ver les hom - mes: Tu nous
 3. cœurs. Ré - pon - dant aux voix des an - ges, No - tre

1. deau et mon pé - ché, Ma fais mon in - fir - mi -
 2. don - nas Jé - sus - Christ, Tu don - nes le Saint - Es -
 3. chant, nos cris de joie, Nuit et jour mon - tent vers

1. té, Les voi - ci, Dieu se - cou - ra - ble. Es - pé -
 2. prit. Tu fais grâce au plus re - bel - le Dès qu'il
 3. toi: Gloi - re soit à Dieu le Père! Gloire à

1. ran - ce des cou - pa - bles; Toi seul, a - mour ad - mi -
 2. te cherche et t'ap - pel - le. Que pour la vie é - ter -
 3. son Fils, no - tre frè - re! Gloire à l'Es - prit de lu -

1. ra - ble, Peux por - ter ce qui m'ac - ca - ble.
 2. nel - le, Tu nous gar - des, Dieu fi - dé - le.
 3. miè - re, Dans les cieus et sur la ter - re!



Retrouvez-nous chaque semaine sur Facebook pour quelques instants de partage
www.facebook.com/Templeneufdemetz